

L'esprit de L. Favrat

Autor(en): **L.M. / Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : UD 20 . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

L'esprit de L. Favrat.

Avant nous, tous nos confrères de la presse vaudoise ont retracé, d'une manière générale, la carrière si intéressante et si bien remplie du regretté L. Favrat. Nous ne reviendrons donc pas sur un sujet qui a été traité beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire : notre intention, aujourd'hui, est de montrer, par quelques citations, la variété des talents littéraires de cet écrivain.

Ce fut en 1863 que le *Conteur* eut la bonne fortune de faire connaissance avec M. Favrat et de le compter dès lors au nombre de ses plus fidèles et dévoués collaborateurs. Avant cela, il avait déjà publié de charmantes choses dans la *Revue suisse* et autres journaux de l'époque. C'est là que nous retrouvons *Dire et faire*, fable publiée dans le supplément de la *Revue* de samedi, et *La Fileuse*, délicieuse ballade, datée d'Orbe, 1854. Lisez-la :

LA FILEUSE.

Elle filait si fin, si fin,
 La bonne Lise,
 Qu'on l'appela chez le voisin
 Pour le trousseau d'une *promise*.
 Voilà de quoi passer l'hiver,
 Dit la fileuse :
 Nous n'aurons pas le nez en l'air,
 Mais à filer on est heureuse ;
 Car si l'on a quelque souci
 De jeune fille,
 Le rouet chante et chante ainsi :
 « Lise vous êtes bien gentille !
 » Et je veux vous donner un jour,
 » En récompense,
 » Un peu de toile, un peu d'amour...
 » Et sûrement la belle y pense. »
 Elle y pensa tout doucement
 Bien des semaines ;
 Mais elle n'avait point d'amant,
 Pourquoi songer à ses *douzaines* !
 Et cependant elle y songeait.
 Car au village,
 C'est toujours un grave sujet
 Pour une fille active et sage.
 Mais un matin, matin d'avril
 Au tiède voile,
 Il ne fut question de fil
 Pour la *promise*, ni de toile.
 On dit à Lise : « Elle est au lit,
 » La pauvre Rose :
 » A la veillée elle a pâli ;
 » La dernière danse en est cause. »

Et l'on tressa huit jours après,
 Pour la couronne,
 La rose blanche et le ciprés :
 Dieu peut reprendre ce qu'il donne.
 — Et que devint Jean, le *promis*? —
 Hélas! mes belles,
 Il pleura, seul, loin des amis :
 Les premiers regrets sont fidèles.

Qu'il aimât Rose bel et bien,
 Ou qu'il fût chiche
 De son amour, je n'en sais rien :
 Il était pauvre, elle était riche.
 Mais Rose avait dit en mourant :
 — « Ecoute, mère,
 » Lise a filé six mois durant,
 » Je veux qu'elle ait un bon salaire.
 » Donne-lui comme un souvenir,
 » — C'est ma prière ;
 » Tu vas, n'est-ce pas, l'accomplir,
 » Hélas! puisque c'est la dernière... —
 » Ma bonne mère, donne-lui...
 » Mais Dieu m'invite
 » A m'en aller où le jour luit... »
 Et l'âme s'envola bien vite.

Après les pleurs, après le deuil,
 Quand la tristesse
 Ne revint plus s'asseoir au seuil
 Pour y commander en maîtresse,
 La vieille mère, un noble cœur,
 Fit venir Lise
 Et dit : « Rose n'a point de sœur,
 Prenez ce trousseau de *promise*. »
 — Et Jean, dites-nous, que fit-il? —
 Mais, curieuses,
 Il obtint Lise et toile et fil :
 A vos rouets, folles rieuses !

C'est aussi à la même époque qu'il écrivit cette belle pensée :

Comme l'abeille qui s'empresse
 De recueillir les sucs au calice des fleurs,
 Oh! goutte à goutte aussi recueillons la
 [sagesse,
 Car ce miel amassé, dans les jours de tristesse,
 Peut nous épargner bien des pleurs.

L'une des premières et des plus originales compositions en vers de L. Favrat est celle qu'il dédia à Lausanne, sa ville natale, en décembre 1848. Il avait alors vingt-un ans. La voici :

A MA VILLE NATALE.

J'aime la bonne ville aux longs clochers
 Aux vieilles tours, [gothiques,
 La cité de l'empire aux pans de murs antiques,
 Aux gais entours.

Lousone, mon amour, vieille ville burgonde,
 Romaine aussi,
 Qui te fonda jadis, élevée et profonde
 Et belle ainsi ?

Lousone, dis, au temps de ta grande franchise,
 Temps bienheureux,
 N'as-tu pas aussi, toi, possédé ta devise
 Et tes grands preux ?

Au temps qu'en ton castel siégeaient les saints
 A qui soit paix ! [évêques,
 Ne faisais-tu pas, dis, de bien belles obsèques
 A leur décès ?

N'as-tu pas eu jadis tes fêtes, ton concile,
 Tes échevins,
 Tes bourgeois tout-puissants dans leur robe
 Hauts et vains ? [civile,

Et quand on dédia ta sainte Notre-Dame,
 Que de prélats!
 Que de seigneurs portant longue et brillante
 Que de pieds plats ! [laine,

Que de prêtres, d'abbés, venus des basiliques,
 De tous pays !
 Que d'évêques portant de très saintes reliques,
 Sous leurs surplis !

Alors tu vis Rodolphe en long manteau de soie,
 Tout broché d'or !
 Grégoire, en mitre blanche, et le duc de Savoie,
 D'autres encor !

Quand parut cette foule en ta nef envahie,
 A cet honneur,
 N'ouvris-tu pas les yeux, fière et tout ébahie
 De ton bonheur ?

Mais pourquoi, libre alors, l'abandonner à Berne
 A ce gros ours ?
 Ah ! le méchant t'a pris avec son air paternel
 Bien des beaux jours !

N'importe, j'aime encor ta féodale histoire,
 Ton vieil aspect,
 Ta Notre-Dame aussi, dont vit au loin la gloire
 Et le respect.

N'importe, j'aime encore la ville aux trois
 Noble cité ! [collines,
 Qu'on voit de loin briller aux lueurs argentines
 Des soirs d'été.

J'aime ses hauts quartiers qui datent de
 Son horizon, [Saint-Maire,
 Et ses villas en groupe à l'entour de leur mère,
 Et son blason !

Enfin, j'aime la ville aux longs clochers
 Aux vieilles tours, [gothiques,
 La cité de l'empire aux pans de murs antiques,
 Aux gais entours.

La première production que L. Favrat destina au *Conteur* date de 1863. C'est la jolie parodie, en patois, de la fable du *Corbeau et du Renard*, connue de tous nos lecteurs, et qui n'est rien moins qu'un petit chef-d'œuvre en ce genre. Dans sa grande *Encyclopédie*, Larousse, qui reproduit ce morceau entier, avec la traduction française en regard, le fait précéder des réflexions suivantes :

A tous les genres de fables que nous venons d'énumérer, on nous saura gré d'ajouter un échantillon de la fable en patois, roman des bords du lac Léman. C'est l'apologue classique le *Corbeau et le Renard*, conté par un paysan vaudois dans l'idiome de son village, et avec des variantes, dont quelques-unes ont une naïveté, une finesse rustique, une malicieuse bonhomie et un réalisme pittoresque que La Fontaine lui-même n'eût point dédaignés. Ce petit chef-d'œuvre d'un genre malheureusement condamné à une notoriété restreinte est dû à la plume de M. Louis Favrat, le Jasmin et le Mistral de la Suisse romande.

C'est dans le courant de la même année que nous reçûmes de M. Favrat la désopilante *Histoire de Guyaume-Tè*, qui a contribué à rendre son nom si populaire. — Rappelons-en l'origine en quelques mots.

Il y avait alors à Lausanne un jeune ouvrier nommé Hansjacob, dont l'esprit prompt, la répartie facile et la joyeuse humeur apportaient la gaieté partout où il se trouvait. Il avait surtout un talent d'imitation étonnant, au moyen duquel il se mit parfois dans les situations les plus comiques. Une de ses parodies favorites était l'histoire de Guillaume-Tell qu'il racontait en parler vaudois, dans lequel il excellait : « Redis-le voir par devant le monde ! »

L. Favrat tira merveilleusement parti de cette boutade qu'il arrangea avec tout l'esprit, toute la finesse et l'originalité qui caractérisent ses productions. Il va sans dire que nous ne reproduirons pas ici ce morceau si généralement connu, mais voici une fable en patois qui l'est moins :

Onna renaille ve on bàu
 Que lai seimblia dè balla taille.
 Et que fà te noutra renaille,
 Li que n'età pas asse grossa qu'on ào ?
 Sè dese : Cein que cè portant
 Que d'ètrè gros ! Mâ ien vu fére atant.
 Et vatequie noutra grachausa,
 Qu'età destra fière et dzalausa,
 Que sè ragonmè, que s'éteind,
 Et que sè gonellie ein dzemoteint.
 Io demand' à dou bots qu'étant chetà per
 — Lei su-io binstou, ditè vâi ? [Inquie :
 — Na, tè fau crètre mé que cinque.
 — Po stu iadzo lài su, vouaitidè oreindrai.
 — Villie cure ! gonellia-tè pi,
 Vouè ! jamé te ne lai vindri.
 Dè sein lo pas que s'arreta,
 Et sè gonellia tant que chàota.
 L'orgouè fà chàotà bin dai dzein
 Faut ferè selon se n'ardzein.

Voici maintenant un conte en prose, d'une charmante simplicité et dont la conclusion est une saine leçon de morale pour tous :

L'OURS, LA MARMOTTE ET L'AIGLE.

Certain ours montagnard avait pour voisine une marmotte. Celle-ci vivait dans un trou, diverses circonstances l'ayant éloignée de sa famille ; et elle entretenait d'assez bons rapports avec son robuste compère. L'ours, de son côté, se montrait le meilleur enfant du monde : avait-il rencontré dans ses excursions quelque vert gazon bien dru et bien tendre, il en avertissait la marmotte. Celle-ci, du reste, ne demeurait pas en arrière : avait-elle vu l'aigle ou le vautour rôder autour de la caverne où logeait la famille de son bon compère et fidèle ami, vite elle faisait retentir l'air de son coup de sifflet le plus aigu, et l'ours était averti. Bref ! les rapports pouvaient passer pour bons, d'autant plus que l'intérêt n'y était pour rien. Mais un jour, jour néfaste, un oiseau grand seigneur, sire l'aigle, crut avoir besoin des services de la marmotte, et il se donna beaucoup de peine pour lui démontrer que ses relations avec l'ours étaient absurdes, que l'ours était un pauvre diable, qui ne pouvait pas lui être d'une grande utilité, et qu'au reste il était incapable de la défendre contre les attaques des oiseaux de proie. Il lui dit tant et de si belles choses que la pauvrette en eut l'esprit troublé et les yeux éblouis, si bien qu'elle renia son compère l'ours, son meilleur ami, pour se jeter dans les bras d'un plus puissant. Hélas ! on peut voir ici que l'intérêt nous mène tous, gens et marmotte !

Cependant l'aigle, content de lui, fit faire l'éducation de la pauvre bête, éducation qu'il confia à une foule d'animaux rusés et habiles, qui lui dévorèrent des économies à grand peine amassées et lui apprirent à monter la garde autour de l'aire ou à danser aux chansons pour amuser le fils unique de sire l'aigle. Elle fut assez bien nourrie, il est vrai, mais plus de liberté, plus de courses folles sur les crêtes des monts, plus de douces haltes sur les fraîches pelouses ou les corniches mollement gazonnées de la montagne ; partout des lois dures, impitoyables, et toutes choses, jusqu'au boire et au manger, soumises à des règles arbitraires et despotiques. Elle vit bien alors, mais trop tard, qu'elle s'était bel et bien placée sous un joug intolérable, et que ce n'était pas son véritable intérêt qui l'avait dirigée.

Cette marmotte ne vous est pas inconnue ; cherchez bien, vous la trouverez.

Un autre genre que L. Favrat ne traitait pas avec moins d'habileté et de souplesse, c'est la chanson, témoin celle qu'on va lire, et qui nous dit assez que l'auteur — malgré la gaieté d'esprit et les malicieuses gauloiseries qui émaillent toutes ses compositions — n'a pas toujours marché dans des sentiers couverts de roses : comme tant d'autres, il a connu les difficultés et les petites misères de la vie ; ces couplets nous le disent suffisamment :

MA BOURSE.

AIR : Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans.

Oh ! ce matin, je m'éveillai bien triste ;
 Est-on joyeux quand on n'a plus un sou ?
 Le dieu du vide a découvert ma piste ;
 J'ai cru longtemps que j'en deviendrais fou.
 Mais à la fin j'ai dit : « Voilà le monde ! »
 Et je l'ai pris sur un moins sombre ton :
 Il fut un temps où ma bourse était ronde,
 O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Pauvres rimeurs, voici votre apanage :
 Souvent convertis de longs sifflets moqueurs,
 Souvent, hélas ! rien qu'un sixième étage,
 Pas trop de pain et beaucoup de douleurs
 Oh ! je le sais, la blessure est profonde,
 Pas un denier sur mon pauvre horizon :
 Il fut un temps où ma bourse était ronde,
 O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Vous que le sort dota de ses largesses,
 Pourquoi faut-il qu'il ne m'ait rien jeté ?
 Jamais pourtant je n'aurai ses caresses,
 Mais, quelques sours, j'aurais bien accepté ;
 Oh ! ce matin, quand j'ai jeté la sonde,
 Je me suis dit, en mesurant le fond :
 Il fut un temps où ma bourse était ronde,
 O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Depuis longtemps la fortune s'envole,
 Et chaque fois que je l'approche un peu,
 Je n'ai plus rien ; la fortune est bien drôle :
 Elle est de marbre et puis elle est de feu ;
 Oh ! sur ses bras, malheur à qui se fonde !
 N'attendons rien et nous aurons raison :
 Il fut un temps où ma bourse était ronde,
 O mes amis quand le reverra-t-on ?

On sait toute la joie, tout le bonheur qu'éprouvait Favrat lorsqu'il pouvait laisser pour quelques jours ses occupations ordinaires et se livrer à sa chère botanique. Comme il se hâtait alors de prendre le chemin de nos Alpes, son sac de touriste au dos et son *piolet* à la main ! Sous le titre : *Zig-zags d'un botaniste*, il a écrit sur ce sujet, dans un style des plus pittoresques, des pages pleines de fraîcheur et de verve. Lisez en le début :

Si vous avez lu les jolies nouvelles de Marc Monnier, vous y aurez trouvé passablement d'impertinences à l'adresse des botanistes ; et je doute qu'après tant d'esprit dépensé sur le dos des chercheurs d'herbes, il me soit possible de vous intéresser aux zigzags d'un herboriste. Toutefois, tâchez de prendre patience ; je ferai de mon mieux, chers lecteurs, car je veux en employer pour vous plaire... toutes les herbes de la St-Jean.

Vous me répondrez que la patience est une plante rare ; j'en conviendrai sans peine, car je ne l'ai pas encore trouvée, et je ne l'ai pas... dans mon herbier. Vous voyez que nous ne sommes pas loin de nous entendre. Mais vous craignez le latin, je le vois à l'air de votre sourire. Rassurez-vous encore, je serai sobre des mots en *us*. Et, tenez, s'il s'en glisse deux ou trois dans ces pages, je vous les abandonne ; vous en ferez des choux, vous en ferez des raves, vous les sifflez sur l'air de « ça m'embête ».

Lutry, Cully, Vevey, Villeneuve !... le reste se perd dans le bruit des pas et des voix ; on court, on se précipite, on assiège les wagons ; les tard-venus n'arrivent pas trop tard : à

Lausanne c'est chose impossible; la machine siffle et se trémousse, nous voilà partis. Le train est en retard de dix minutes, c'est l'usage.

Je m'en vais à Bex; nous avons le temps de causer, car il n'y a pas moyen d'herboriser en wagon, quelque envie qu'on en ait, et l'on en est réduit à lorgner les jolies fleurs qui fuient des deux côtés de la voie. Il y quinze ans bientôt, je faisais la même route à pied; c'était long, c'était fatigant, mais on voyait le singe de Lutry et la cascade de Rivaz, avec son vieux moulin au tic-tac mélancolique; tandis qu'aujourd'hui on ne voit plus rien: on part et l'on arrive, voilà tout. Il faut bien dire aussi qu'autrefois on n'arrivait pas toujours, surtout quand on avait pris l'omnibus de la Croix-Blanche, à Vevey; souvenez-vous: halte à St-Saphorin, halte à Cully, et quelle halte! halte encore à la Couronne, ou aux Trois-Couronnes, à Lutry, pour couronner le guignon des voyageurs... et le plumet du cocher.

Bex! Bex! Bex! Bex! sur tous les tons. Que de gens! des touristes de toutes sortes, des gentlemen, des lords, des ladys, des miss, des barons allemands, des baigneurs, des grimpeurs mesurant déjà quelque cime à leur taille: Töpfer, où êtes-vous? tout cela prend des omnibus, des voitures, des chars à banes, et s'en va envahir l'Union, les Bains, et je ne sais combien de pensions. Le Monde en reçoit quelques-uns, le trop-plein. Pour moi, je vais souper à l'Union et coucher au Monde, avec le trop-plein, composé essentiellement de touristes modestes, portant sac et bâton ferré. Demain, si le cœur vous en dit, nous monterons aux Plans par un chemin ombreux, vert, moussu, plein des senteurs de la montagne, et des bouffées d'air frais et humide que vous envoient les mille cascades de l'Avançon.

Hohé! quatre heures! En route: en route! — Et le déjeuner? — Cette naïveté! On déjeune aux Plans. Trois heures de marche, et je vous promets de bon café au lait de chèvre, du fromage mou et du beurre de la Varraz, descendu la veille. En route!

Nous arrivons aux Châtaigners, c'est un des sites les plus romantiques des environs. De là, le regard plane déjà sur la vallée, admirablement encadrée par le Montet, à l'occident, et par les roides pentes, premiers contre-forts de la dent de Morcles, à l'orient. Au fond se dressent les châteaux en ruines de la dent du Midi; leurs pignons aigus se dorent déjà, tandis qu'une vapeur bleuâtre couvre encore la vallée du Rhône. Tenez, mettez cette fleur à votre chapeau, c'est de l'astrance; et remarquez je vous prie son élégante collerette rose, verte et blanche. L'astrance annonce, la flore des Alpes; c'est l'avant-garde, et je salue toujours cette fleur d'un regard, quand je ne la mets pas à mon chapeau, ce qui arrive le plus souvent. Chose singulière, dès que je l'ai aperçue, je dépouille l'homme soucieux, je m'allège de tout ce qui pourrait assourdir ma liberté, je jette tout mon lest, comme un aéronaute qui voudrait s'élever à tout prix. Ce n'est pas une petite affaire que de dépouiller l'homme soucieux, l'homme que la vie tient cloué aux réalités, et j'ai eu parfois de la peine à y parvenir; aussi prenez-y garde, si vous ne faites pas de vaillants efforts pour vous débarasser de lui,

il vous suivra par monts et par vaux, il vous harcèlera, et rien ne vous profitera plus: pour une averse, pour le moindre contre-temps, pour un rien, vous vous découragez, et vous redescendez fatigué, ennuyé et maussade. Croyez-moi, jetez tout votre lest.

Terminons par quelques vers délicieux où cet ami de la nature et des petites fleurs de la montagne a mis toute la délicatesse de ses impressions:

S'il est encore au monde une chose candide, Un être qui soit pur et regarde les cieux,

C'est la fleur naïve et timide,
Qui sourit aux mortels sombres et soucieux;
C'est la fleur des forêts, des monts et des vallées,
Celle qu'on voit éclore au penchant des coteaux;
C'est le bluet, qui fait les moissons étoilées,
C'est la fleur des rochers, celle des vieux [châteaux];

Le lys svelte, vêtu de candeur et de grâce;
Le bleu myosotis qui dit: n'oubliez pas;
C'est le trèfle où l'abeille incessamment amasse,
Et mille autres, naissant à l'envi sous nos pas.
Où la fleur est candide et pure et souriante;
C'est la chose ici-bas qui seule est innocente
Et ne rappelle pas que nous sommes méchants;
Aussi pour être bonne et pour être gentille,

Soyez toujours, riieuse jeune fille,
Comme le lys candide ou le bluet des champs.

Le Conteur est heureux d'avoir pu, par ces quelques citations, rendre un sincère hommage de reconnaissance à la mémoire de celui auquel il dut, pour une bonne part, ses premiers succès.

L. M.

N.-B. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous commencerons, samedi prochain, la publication en feuilleton, de l'Année de la misère, du même auteur.

Dou coumandémeints militéro.

Lo vilhio comi. — Lo brâvo vilhio comi que coumandâvê heu-ha, quand faillâi fêrê « harte »! n'étâi jamé eimprontâ quand l'avâi lo sâbro ein man, et quand bin n'avâi pas la cabosse militéro, s'ein terivê tot parâi.

Dâo temps dâi rasseimbiémeints, iô lè grenadiers, lè vortigeu et lé mousquatèro, dévessont allâ tandi duè de-meindzes, âo sailli-frou, po sè recordâ po la granta rihuva, on lè fasâi martsî pè ploton, et se n'avâi pas prâo d'officiers po sè teni dévânt, on 'pregnâi dâi comis; et quand cé que coumandâvê tota la beinda, et qu'étâi à tsévaou, lè volliâvê fêrê allâ dâo coté dè bise ô dè veint, coumandâvê: bataillon, à gauche! âo bin: bataillon, à droite! Ma fâi vo peinsâ bin que ne verrivont pas ti ein mémo temps à gautse âo bin à drâite. L'est lo premi ploton que coumeincivê, et quand lo sécond arrevâvê à la pliace dâo premi, verivê assebin; et ti lè z'altro dévessont veri à la méma pliace; mâ ne verivont què quand l'officier, qu'étâi dévânt leu, coumandâvê.

On iadzo que noutron brâvo vilhio

comi coumandâvê on ploton, dein ion dè clliâo rasseimbiémeints, s'ein terivê prâo bin quand n'avâi pas fauta dè coumandâ, mâ c'étâi lo diablo quand faillâi derê oquiè; assebin, po être sù dè s'ein teri à l'honneu, sein fêrê onna cacarda, cé dzo quie, à n'on momeint iô fallâi veri à gautse, lâo coumandê: Ploton! en avant, fédê coumeint lè z'altro, arche!

Et l'ont sédiu lo ploton qu'étâi dévânt leu, que cein est z'allâ lo mi dâo mondo.

Lo caporat. — Onna demeindze qu'on dansivê pè B, la musiqua fasâi lo tor dâo veladzo po rappertsi lè felhiès, et ti lè valets martsivont derrâi. Coumeint lè musicâres étiont dâo défrou et que ne saviont pas bin pè iô faillâi passâ, lo Marque à la Fanchette, qu'étâi caporat, coumandâvê la parada. Quand furont âo bet dâo veladzo, iô faillâi preindrê pè la rietta, à drâite, lo caporat, que ne fasâi pas atteinchon, et que ve la musiqua qu'allâvê traci tot drâi, n'eut pas lo teimps dè vito sè recordâ dein sa teta po lo coumandémeint, et lâo criâ: *Otta!*

Et s'einfatiront dein la rietta, tot asse bin qu'on pâ dè bâo.

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

FIN

Elle avait vingt ans; elle était dans toute la force de la jeunesse, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle possédait une dot rondelette, les prétendants ne manquaient pas. Bientôt ils se présentèrent à la file, c'était une procession. Ils étaient très épris, ils occupaient de brillantes positions; elle les éconduisit tous. A la fin, lassée, elle déclara à ses parents qu'elle ne voulait pas les quitter, qu'elle défendait qu'on lui parlât mariage.

Un jour, sa mère inquiète, lui dit:

— Aimes-tu quel'un? Parle.

— Et si celui que j'aime ne m'aime pas? répondit-elle.

La bonne femme était désolée; son père lui fit une verte remontrance, il l'accusa d'être romanesque, de lire trop de feuilletons. Dès lors, elle cacha son amour au plus profond de son cœur. Cela aurait été pourtant bien doux de pouvoir s'épancher, de parler de lui, d'avoir une confidente; elle devint mélancolique, on ne la vit plus sourire.

Ses études étaient finies, il était docteur en médecine. Le vieux médecin mourut, cet événement changea ses résolutions et le décida à venir s'établir au pays.

L'espoir revint au cœur de la jeune fille, la joie reparut sur son visage. Il allait songer au mariage, sans doute, et s'agissait de lui plaire; elle n'avait jamais été plus jolie.

Elle s'intéressa à ses débuts, elle se faisait une fête de ses succès. Le jeune docteur réussit très bien, il plaisait, elle en était fière. Elle le voyait chaque jour; sa conduite de changeait pas, il la considérait comme une amie, rien de plus.

Les années passaient; il avait vingt-neuf